

Jeanne Favret-Saada
Josée Contreras

Corps pour corps

*Enquête sur la sorcellerie
dans le Bocage*

Collection Témoins / Gallimard



Légende de l'illustration de la couverture :
Saint-Riflard, diocèse de Laval.
(Photo Gérard Dupuy.)

ISBN 2-07-024333-8

*Tous droits de traduction,
de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.*
© Éditions Gallimard, 1981.

Imprimé en France.

Jeanne Favret-Saada remercie le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (université de Paris-X) qui, depuis 1969, lui laisse conduire en toute liberté ses recherches sur la sorcellerie bocagère.

REPÉRAGE

Nous avons écrit ce livre à partir des notes de terrain prises au jour le jour par l'une de nous, Jeanne Favret-Saada, lors de son enquête ethnographique sur la sorcellerie dans le Bocage qu'elle commença en 1969.

L'année précédente, un de ses étudiants lui avait parlé des sorciers de la Mayenne, du moins de ce qu'il en avait entendu dire, vaguement, par les élèves du lycée de Laval où il était surveillant. A la Toussaint 1968, il l'emmène dans la région, lui présente des amis, enseignants laïcs et médecins de campagne. Aucun ne sait rien de la sorcellerie, sinon qu'« ils y croient encore », eux, les paysans qu'elle aperçoit de loin massés dans les cimetières, silhouettes noires sur une débauche de fleurs. Les champs inondés et les bourgs sont déserts, toute vie résumée en ces cortèges autour des tombes. L'ethnographe décide de travailler ici.

Juin 1969 : installation à Saint-Auvieux (cent quatre-vingts habitants), inscription de ses enfants, Rémi et Catherine, à l'école communale. Daniel, son mari, est là pour les vacances, il ne viendra ensuite que les fins de semaine. Elle occupe l'été à écrire des articles sur les systèmes politiques arabes, son précédent domaine de recherche. De temps en temps, elle va voir des notables locaux, que leur fonction devrait mettre au contact d'ensorcelés. Déception : certains affirment que les croyances dans les sorts ont disparu depuis longtemps ; d'autres qu'elles subsistent, mais « ailleurs » ; d'autres qu'il n'y a pas d'intérêt à en parler. Parfois, elle prend quelques notes sur ces entrevues.

Jusqu'à l'automne, son « travail » sur le terrain consiste surtout à se couler dans les habitudes villageoises : conversations d'usage dans la rue, à l'épicerie ou devant le camion du boucher,

cérémonial de la sortie de la messe, invitations à boire le café entre femmes, rapports de voisinage que facilite la circulation des enfants d'une maison à l'autre. A partir de novembre, elle se lance. L'objectif est de connaître des paysans mêlés à des affaires de sorcellerie et qui veillent bien les lui raconter. Ne sachant comment découvrir ces « bons » informateurs (elle avait très vite décidé de ne pas les chercher à Saint-Auvieux même, il lui fallait un lieu protégé où vivre avec ses enfants et réfléchir à cette enquête), elle fait systématiquement le tour des notables. Nouvelle déception.

Pour donner quelque consistance à son entreprise, elle se met à tenir un journal, y note l'essentiel de ces entretiens, en particulier tout ce qui pourrait se rattacher à la sorcellerie. Elle prend également le parti de noter des bribes de conversations avec ses voisins, quand elle y perçoit un lien éventuel avec son objet. Elle collecte, pour plus tard.

Ainsi se constitue une chronique des événements quotidiens, qui devient le matériau principal de la recherche. Entre 1969 et 1971, deux mille six cents pages dactylographiées s'accumulent (dont deux cents seront utilisées dans *Les Mots, la mort, les sorts*¹). En 1978, Jeanne Favret-Saada montre ce journal à Josée Contreras qui conseille d'en publier l'essentiel, comme témoignage sur le monde des sorts et sur les particularités de cette ethnographie.

Là débute notre collaboration. Nous avons entrepris de récrire ensemble ce texte – qui à l'origine n'était qu'un outil de travail – pour dégager le mouvement de la recherche, avec ses tâtonnements, ses hasards, ses impasses, ses avancées².

J. C. et J. F.-S.
1980

1. Jeanne Favret-Saada, *Les Mots, la mort, les sorts, La sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, 1977, Bibliothèque des sciences humaines.

2. Par respect pour les personnes que l'ethnologue a rencontrées dans le Bocage, nous avons changé tous les noms et déplacé les lieux où se sont réellement passés les événements rapportés dans ce livre.

1969

vendredi 18 juillet

L'abbé Buisson, exorciste à l'évêché de Coutances

Il juge « le Diable trop malin pour entrer dans de pauvres paysans » et adresse au psychiatre « ceux qui se prétendent ensorcélés ». Je demande à consulter les archives de l'abbé Malherbe, feu son prédécesseur (dont j'ai lu à Paris trois dossiers remarquables sur des cas de sorcellerie), il pique une colère et m'oppose le secret du confessionnal.

samedi 19 juillet

A l'évêché de Laval

Un chanoine embarrassé m'apprend que l'exorciste du diocèse est mort récemment et qu'il n'a pas été remplacé. Ses archives sont au classement, on ignore pour combien de temps.

samedi 26 juillet

L'abbé Souvestre, curé de Saint-Auvieux

Petit homme trapu, la quarantaine solide, habit de clergyman. Sa paroisse principale est Montjean, à six kilomètres, il ne vient ici que pour la messe, ou presque. S'étonne qu'une ethnographe ait choisi ce coin : « A l'évêché, on dit que Saint-Auvieux est la bonbonnière du diocèse. » Un bourg sans histoires, d'honnêtes gens. Mais quelle inertie. Les paroissiens se cramponnent à la religion de leur enfance, le chapelet, les saints, les pèlerinages. Ils refusent le Concile, « la foi épurée, rationnelle ». A l'église, ils ont leurs habitudes : les « gros » (propriétaires, commerçants, patrons-

artisans) monopolisent les chapelles latérales, le menu peuple, fermiers et ouvriers, s'entasse dans la nef. « J'ai essayé de supprimer cette ségrégation. Ils ont changé deux, trois dimanches, et puis chacun est revenu à sa place ! » Le curé de Saint-Auvieux espérait beaucoup des jeunes, « mais à présent, ils vont tous aux écoles, ils veulent en mettre plein la vue », ne respectent pas l'ordre moral du bourg, abandonnent les couturières locales pour le prêt-à-porter, vous saluent quand ça leur chante et manquent la messe à la moindre occasion.

La conversation traîne, je glisse que j'étudie « les superstitions ». (La formule est de Mme Angot, la femme du maire. Hier, je lui parlais de « sorcellerie », elle ne comprenait pas. Soudain une lueur, « ah oui, les superstitions ! ») L'abbé traduit : « Les sorts ? On y croit encore, par ici. Vous connaissez le mage d'Aron ? Un ancien minotier qui s'est déclaré prophète, il a inventé une religion... Il prêche que Dieu interdit le travail de la terre et le souci du lendemain. Plusieurs familles se sont ruinées. Il empêche aussi qu'on aille au docteur, même les gosses malades. Les gendarmes veulent l'arrêter, mais il se cache... Et la Dame blonde, vous en a-t-on parlé ? Celle-là ! Elle avait une patente de commerçante en vins, alors elle allait dans les fermes. Dès qu'il y avait une mort, une maladie, des pertes [de bétail], elle en profitait, "vous êtes ensorcelés, je vais vous tirer de là". Et les gens marchaient à fond, ils croyaient n'importe quoi ! La Dame blonde leur demandait de mettre un billet de dix mille plié en quatre dans la serrure. S'il n'était plus là le lendemain matin, ça y avait fait [on était désenvoûté]. Et les gens marchaient ! A chacun elle disait que c'était son voisin qui l'ensorcelait... elle accusait à tort et à travers, elle a brouillé des familles entières. A Saint-Fraimbault, une vieille femme s'est suicidée à cause d'elle. » Où pourrais-je trouver la Dame blonde ? « Ah... ça, pas par ici, toujours. Ni à Saint-Auvieux, ni à Montjean ! Enfin... on m'a dit qu'elle a été du côté de Chailland, et aussi à Deux-Evailles, à Céaucé... Y va-t-elle encore, je ne saurais dire...

« Moi, j'essaie de libérer les gens de ces bêtises, c'est dur ! Vous connaissez l'église de Saint-Ursin, les cultivateurs y vont prier le saint pour protéger leur bétail. Un jour de pèlerinage, j'ai dit dans mon prêche qu'il fallait chercher les causes naturelles au

lieu d'accuser un sorcier. Le lendemain, une lettre anonyme : "M. le curé, le Diable doit être bien content de vous parce que vous avez nié son existence." Hein ! A la sortie de Montjean, il y a une ferme, les gens se croient ensorcelés. Chaque fois qu'ils perdent une bête, ils m'appellent : "Vous voyez bien !" En fait, ce sont de mauvais travailleurs, toujours en vadrouille. » Vient-on chercher le curé pour désensorceler ? « Ah non, seulement pour bénir ! Au début j'acceptais, maintenant j'évite, il y a trop de superstition là-dedans. Une fois, un paysan me demande de bénir sa maison. Au moment d'entrer, il m'arrête : "Vous n'avez jamais visité mes champs, on fait un tour ?" D'accord. J'ai compris trop tard qu'il m'avait eu, il m'avait fait cerner sa ferme. » Donc on utilise le curé comme magicien ? « C'est-à-dire... Ma position est délicate. Si je dis que je n'y crois pas, les paroissiens ne me font plus confiance. Mais je ne peux quand même pas les affermir dans la superstition ! »

Pour l'abbé Souvestre, la bénédiction n'a aucune efficacité, tout s'explique rationnellement. « Un fermier vient se plaindre : "La patronne [la fermière] ne peut plus baratter, venez." Dans ces cas-là, jamais je ne me presse. Trois jours plus tard, je vais bénir la maison. Ils m'amènent à la baratte, j'hésite. Puis... après tout, on bénit bien les poires ! Le lendemain, le type me remercie, ça y avait fait, je l'avais délivré d'un sort, il en était convaincu. En réalité, son beurre avait tourné à cause de la chaleur, la crème était acide. Quand je suis allé chez lui, le temps avait fraîchi : c'est ça qui y a fait. N'empêche... depuis, on dit que je suis bon pour ça. »

mercredi 30 juillet

Le doyen de Montsûrs

Lui aussi vêtu en clergyman. Erudit et sentencieux. Banalités sur les pèlerinages locaux : pour la santé des bêtes, Saint-Ursin ; pour celle des personnes, Montsûrs, l'Oratoire de la Vierge construit depuis une trentaine d'années. « Dans mon dernier sermon, j'ai rappelé le caractère quasi miraculeux des guérisons qu'on attribue à la Vierge de Montsûrs. » Qui « on » ? « La foi populaire... Je dis "quasi miraculeux" parce que ces guérisons n'ont pas été homologuées par le Vatican ni constatées scientifi-

quement. » En revanche, Rome a reconnu l'authenticité du miracle de Pontmain¹ : en 1871 la Vierge y est apparue à des enfants. Le doyen pince les lèvres : « La grande basilique de Pontmain attire beaucoup plus de monde », mais on va là-bas pour le faste des cérémonies et puis pour faire une balade ; tandis qu'à Montsûrs. on vient chercher le recueillement...

« Il existe ici une confiance dans les forces surnaturelles qu'on ne trouve plus ailleurs, où elle a malheureusement cédé la place à la raison. » Par principe, le doyen est partisan d'une « foi éclairée dans la Vierge ». Cependant, il respecte « la foi populaire latente, le fort courant traditionnel » (ça fait cinq mille pèlerins à son Oratoire). Certains, dit-il, sont « des pratiquants saisonniers » (en clair, des gens qui ne mettent pas les pieds à l'église mais se précipitent à l'Oratoire dès qu'ils ont quelque chose à demander à la Vierge). « Pour eux, n'est-ce pas, il serait trop simple de parler de superstition. Ces gens renouent vraiment avec la foi pendant le mois de Marie. » C'est le mois le plus beau !

vendredi 8 août

Le curé de Saint-Ursin

Enfin un prêtre à l'ancienne, soutane rapiécée, chapelet, missel. Gouverné par sa vieille mère, qui étend des bas de laine noirs sur un buisson du jardin.

Bêtement, j'ai ouvert la conversation sur des précisions érudites, nous n'en sommes pas sortis. J'aurai quand même appris que le pèlerinage de sa paroisse date de l'an mil. On a longtemps honoré en saint Ursin un « ermite évangéliste de la région ». En 1906, on découvre que le « vrai » Ursin est un « ermite itinérant » venu de Bordeaux ; de passage ici, il aurait guéri une épizootie. Mais, vers 1920, un expert ecclésiastique avance un nouveau candidat, « Ursin de Thessalie ». Bref, on ne sait plus où est la vérité historique. La fête d'Ursin est célébrée le jour de la saint Jean, messe sur la pelouse du château, cinq mille personnes, foire pendant deux semaines.

La procession, dite « le grand tour de saint Ursin », n'a pas de date fixe. Elle se fait pour les calamités, pluies diluviennes, séche-

¹. Pontmain est à douze kilomètres de Montsûrs.

resse, peste bovine, à la demande des paroisses voisines (trois au moins doivent en prendre l'initiative, vingt-huit peuvent y participer). Les gens de Saint-Auvieux marchent en tête, ceux de Saint-Ursin au milieu, entourant les reliques. Douze kilomètres de parcours. En 1953, pour la fièvre aphteuse, huit mille pèlerins ; en 1960, pour la sécheresse, dix mille.

Ursin est le protecteur des « biens de la terre ». Des paysans viennent tous les jours brûler un cierge ou font dire des messes en son honneur. Pourquoi ? « Eh bien... quand ils ont des pertes de bêtes... » Je saute sur l'occasion : les sorts ? Subitement le vieux prêtre est absent, dur d'oreille. D'ailleurs, sa mère l'appelle pour tremper la soupe.

Le juge Quinton de Montsûrs

Chaque fois que je demande des informations sur la région, les gens me renvoient à M. Quinton : « Lui, il pourra vous renseigner... Il sait tout, le juge. »

Belle maison ancienne dans un parc, à l'entrée du bourg. Un long vieillard me reçoit avec courtoisie. Malheureusement il est sourd comme un pot et parle d'une voix mourante. Je pose une question, il n'entend pas ; je la lui crie, il ne comprend pas ; je précise à tue-tête, il est déçu : « Ah... c'est que vous étudiez les choses modernes ! » Pour lui, la Mayenne n'a eu d'existence réelle qu'avant le xv^e siècle. Après, c'est l'ère du chaos. Je le quitte au bout d'une heure, aphone, croulant sous les notices historiques et les listes d'érudits locaux.

vendredi 15 août

L'Assomption à Saint-Auvieux

Depuis Mai 68, il n'y a plus de processions. Les prêtres me disent que les rassemblements de plus de trois personnes sont interdits et qu'ils veulent donner l'exemple de la discipline civique. Tu parles... On n'a vu aucune manifestation dans les bourgs en 1968 et quel gendarme irait confondre une procession avec une manif, un cantique avec un slogan ? La discipline civique a bon dos, l'Église en profite pour continuer sa lutte contre la superstition et la religiosité populaires. A Saint-Auvieux, les gens se plaignent de la pauvreté de la « nouvelle religion » inaugurée par

le Concile. D'autant que l'abbé Souvestre la leur impose à la prussienne.

Ce matin tout le monde a sursauté quand il a commencé son sermon : « La messe de l'Assomption est moins importante que celle d'un dimanche ordinaire. » Murmures et raclements de pieds dans les bancs. Visiblement les gens n'encaissaient pas que la fête de la Vierge – à qui ils s'adressent pour guérir, avoir un enfant, trouver un conjoint – soit ravalée au-dessous d'un dimanche quelconque.

Sans se démonter, le curé a étayé sa thèse d'arguments théologiques. La messe, c'est la célébration de Jésus, jamais celle de sa mère. Marie n'occupe pas une place privilégiée dans la hiérarchie céleste : d'accord, elle a enfanté le fils de Dieu, mais pour sa peine, on l'a fait monter au ciel ; d'accord, elle est vierge, pure, etc., mais la foi, ça se joue entre le Père, le Fils et l'Esprit.

Et puisqu'ici, le concurrent direct de Dieu est saint Ursin, au passage l'abbé Souvestre marque un point : « Les saints aussi sont moins importants que Jésus... Vous êtes tous là à m'écouter et vous avez l'air de me croire. Mais si la Fête-Dieu tombait le jour du grand tour de Saint-Ursin, combien d'entre vous renonceraient à y aller ? » Petits sourires de mauvais élèves dans l'assemblée. « Combien d'entre vous resteraient ici pour la Fête-Dieu ? » Personne, bien sûr. On a tout de même ses bêtes à protéger.

samedi 1^{er} novembre

Chronique de Saint-Auvieux

Depuis quatre ou cinq semaines, j'ai vu de ma fenêtre les villageois nettoyer et fleurir les tombes. « On va parler à nos morts », dit Mme Angot. Les émigrés sont revenus dans leur famille. Certains reviennent aussi pour d'autres fêtes mais tout le monde *doit* être présent quand il s'agit de la mort : la Toussaint, la « sépulture » d'un parent.

A la messe, les gens sont mieux vêtus que d'habitude. Mme Mérienne et Léonie l'infirme ont un foulard neuf ; quelques manteaux de fourrure dans l'aristocratie paysanne ; les chapeaux noirs bien brossés des hommes. Même solennité qu'au 15 août : un musicien de Carelles (personne ici ne sait jouer de l'harmonium),

six enfants de chœur, le prêtre en grand surplis, lustre central allumé.

L'abbé Souvestre entonne des cantiques traditionnels, les vieux sont aux anges. (D'ordinaire ils se taisent parce que les nouveaux cantiques en français les assomment – seuls les spécialistes, Léonie l'infirmes et le « sacriste », chantent avec le curé.) Puis l'assistance, très attentive, écoute les deux lectures, surtout celle de l'Apocalypse qui annonce la venue des catastrophes. Silence absolu dans les travées, même les gamins turbulents oublient de se faire tomber.

Le prêche commence par « Ceci *n'est pas* la fête des morts ». Stupeur, indignation : « Heu lô ! heu lô ! » L'abbé Souvestre hausse la voix. « Ceci *n'est pas* la fête des morts, mais celle des saints, qui sont immortels. Tous ceux qui suivent Jésus seront immortels. Soyez donc des saints, gagnez la vie éternelle ! » Bref, la Tousseinte *n'est pas*... ce que précisément elle est pour les paroissiens, et cette dénégation vient de l'Église officielle. Sur un ton si brutal que chacun se sent désavoué dans sa foi. Le curé a-t-il pris peur ? Il ouvre une brochure et, dans le brouhaha général, lit d'une traite un sermon préfabriqué : gagnons le paradis en évitant le sexe, la drogue et l'argent (fléaux bien connus à Saint-Auvieux). Il termine par une phrase de son cru : « Ceci *n'est pas* la fête des morts, mais celle des vivants, la fête de ceux qui ont mortifié leur corps et sont vivants en Dieu. » La vie mortifiée, la mort vivifiante... ces embrouilles scolastiques ont laissé de marbre des paysans pour qui la mort est une réalité souveraine, indépassable.

mercredi 5 novembre

Mlle Thérèse

Soixante-deux ans, le sosie de Virginia Woolf. Secrétaire de mairie depuis 1946, formée sur le tas. Pendant les vacances, elle fait le catéchisme. (Rémi et Catherine m'en parlent, tous les enfants l'aiment, ils vont la voir chez elle, au bas de la rue, elle leur montre ses peintures.) Mlle Thérèse me raconte que, dans sa jeunesse, elle a enseigné le dessin chez les religieuses de Mortagne. A vingt-trois ans, elle a dû rentrer à Saint-Auvieux soigner son père : artisan maçon, énergique, mais revenu tout troué de la guerre de 14. En 1947, il s'écroule en pleine procession. « Pour

qu'il ait duré si longtemps, son sang était bon ! » Ensuite elle soigne successivement sa mère et son frère, curé, mort voici quatre ou cinq ans. Depuis, Mlle Thérèse est l'infirmière bénévoles du bourg : les piqûres, c'est son affaire.

Elle a son idée sur l'état de la chrétienté. « Toute cette contestation ruine l'Église... Le Concile, c'était dur à accepter, mais ça devait être bien, avec tous ces savants ! Pourtant, chaque fois qu'il y a quelque chose de bien, le Diable est à l'œuvre. » Comment cela ? « A Lourdes, j'ai connu une infirmière qui descendait les grands invalides dans les piscines. Elle disait toujours : "Le Diable est à l'œuvre aux piscines." » De quelle façon ? « Elle ne m'a pas dit, mais il devait y avoir de la licence et de l'immoralité. » Ciel !

Mlle Thérèse me passe un numéro de *Constellation* de mars 1965, on y rapporte un cas de sorcellerie à Saint-Fraimbault. Elle râle contre le journaliste qui a rangé sous la même rubrique de « superstition » ce cas de sorcellerie et le pèlerinage de Saint-Ursin, « que nous faisons avec une vraie foi ». Le numéro de *Constellation* appartient à M. Derouet, le flic retraité, il l'a prêté à Léonie l'infirmière, qui l'a prêté à Mlle Thérèse. M. Derouet ne veut pas que la revue circule pour n'être pas accusé de répandre des médisances sur des gens connus de tous. (Voir Léonie, même s'il faut avaler trois verres d'angélique.)

La Dame blonde et le mage d'Aron font mettre aux ensorcelés un billet de 100 F dans leur serrure et, s'il a disparu le lendemain matin, c'est gagné (si l'on peut dire) ; ou bien des quartiers de porc nettoyés dans la cour, et s'ils ont disparu le lendemain matin... Personnellement, Mlle Thérèse connaît un cas de sorcellerie à Saint-Ursin, deux à Saint-Fraimbault, d'autres à Chailland, Quelaines, Vieuvy, Deux-Évailles, etc. Mais elle n'arrive pas à m'en parler, la mémoire lui manque, « ah, ma pauvre tête ! ». Je fais marche arrière : la sorcellerie n'est qu'une partie de mon travail, les processions m'intéressent davantage.

Elle me conseille néanmoins de lire les journaux régionaux parus entre 1963 et 1966, il y a eu nombre d'affaires de ce genre. « *A ce moment-là*, les gens se sont mis à causer. » Elle est catégorique, il n'existe pas de tradition de sorcellerie, jamais elle n'en avait entendu parler jusqu'à ces dernières années. (Possible.)

Il paraît que j'ai la réputation d'être efflanquée et rongée par la tête, nerfs fragiles, une pauvre petite femme. Selon Mlle Thérèse, je peux interroger n'importe qui à Saint-Auvieux, « on vous connaît bien ». Par contre, me méfier encore de Saint-Ursin.

samedi 8 novembre

*Sur l'article de Constellation*¹

Selon Marc Ambroise-Rendu, le drame de Saint-Fraimbault se serait déroulé en trois épisodes. 1) Une fermière retraitée, Mme Hubert, vit chez son fils André, qui se croit ensorcelé. Il fait venir la Dame blonde. Grandes discussions nocturnes pour savoir qui sont les sorciers, on nomme des parents, des amis, des voisins. Atmosphère de suspicion étouffante. 2) Un jour, André se plaint qu'une somme d'argent a disparu. La Dame blonde accuse Mme Hubert de l'avoir volée. Celle-ci a beau nier, son fils et sa bru n'en démordent pas. La mère finit par se réfugier chez son second fils, « un marchand de bestiaux solide et raisonnable ». 3) D'autres gens de Saint-Fraimbault, les Gérault, se croient ensorcelés par une amie de Mme Hubert, Mme Le Tissier, qui aurait offert à leurs gamins des bonbons empoisonnés. Mme Hubert dit à son amie qu'on la soupçonne : la « sorcière » le prend de haut, fait un esclandre aux « ensorcelés » et porte plainte en diffamation. Désespérée d'avoir semé la brouille, Mme Hubert se noie dans le lavoir de Saint-Fraimbault (26 novembre 1964). Gros scandale, la presse parisienne s'en mêle.

Marc Ambroise-Rendu a rencontré la magicienne, Christiane Legay-Négrier, dans son très modeste H.L.M. de la banlieue du Mans. La Dame blonde est brune, vêtue de noir, plutôt inquiétante : il lui manque les incisives supérieures. Trente-huit ans, quatre enfants. Paie une patente de magnétiseuse. Refuse de parler.

A Saint-Fraimbault, personne n'a voulu dire quoi que ce soit au journaliste. A Lesbois, il a vu une femme qui avait été ensorcelée : pendant trois mois elle n'avait pas pu se lever, la Dame blonde l'a tirée de sa langue.

En 1959, à Saint-Martin de Tallevende (Calvados), la désen-

1. Marc Ambroise-Rendu, « Incroyable ! cette campagne est envoûtée », *Constellation*, mars 1965, n° 203.

voûteuse débarque chez des fermiers, amenée par leur ancien voisin. Ces fermiers avaient perdu un enfant quelques années plus tôt ; puis, récemment, quarante porcelets. Elle fait bouillir un cœur de bœuf, la graisse forme un seul œil à la surface du bouillon : « Le j'teu' d' sorts » est borgne. L'ancien voisin s'écrie : « Mais c'est Émile Roullin, votre propriétaire et votre voisin ! » La Dame blonde propose de lever le sort, les fermiers refusent, et Roullin menace de porter plainte.

Gendarmes, prêtres, médecins, instituteurs et notables dénoncent les méfaits de la Dame blonde. Sans succès. Ses adeptes la cachent, la nourrissent, lui donnent de l'argent, la préviennent au moindre danger. Mais ils ne s'en vantent pas. Dans un bourg de la Mayenne, Ambroise-Rendu a vu, collées sur la grille de l'église, des affiches manuscrites ridiculisant les fidèles de la magicienne. Lesquels n'osaient les arracher, de peur de se découvrir.

Les techniques de la Dame blonde : 1) Un cultivateur reçoit un coup de pied de son cheval, la désenvoûteuse lui ordonne d'attacher une vache à la queue du cheval. 2) Elle fait bouillir un cœur de bœuf pendant une heure ; quand les bulles sont remontées à la surface du bouillon, le premier qui franchit le seuil est le sorcier. Lui tirer un coup de fusil. 3) Le patron de la ferme doit se mettre tout nu, les bras en croix, au milieu de la salle. Sa famille l'entoure en jetant du sel et de l'eau bénite.

On se croit ensorcelé quand la récolte est mauvaise, quand les cochons crèvent ou que le fils fait une chute en déchargeant un tombereau, etc. Le curé a dit au journaliste que, peu après son arrivée à Saint-Fraimbault, on lui avait demandé de « débaratter » une vache qui ne donnait plus de lait. Des gens font couramment bénir de gros sacs de sel. A plusieurs reprises, les évêchés locaux (Sées, Laval, Coutances) se sont élevés contre ces pratiques.

Un folkloriste, qu'a rencontré Ambroise-Rendu, pensait tout cela « enterré ». Mais sa mère, qui assistait à l'entretien, a cité un cas récent dans l'Orne (Saint-Maurice-du-Désert), « le j'teu' d' sorts » a chopé un coup de fusil.

Mlle Thérèse avait raison, Ambroise-Rendu met dans le même panier la sorcellerie et le culte des saints (Ursin, Ernier) : au désenvoûteur, on demande de lever le sort ; aux saints, de faire pleuvoir, etc. Indécrottables, ces paysans, hein.

Encore Mlle Thérèse

Pour la convaincre de mon sérieux, j'ai travaillé ces deux derniers jours dans les papiers de la mairie. Mais ses exigences en matière de thèse sont immenses, et je vois déjà que je ne pourrai les satisfaire. Elle m'a bien spécifié de ne pas étudier les problèmes fonciers – on est en plein remembrement – et de ne pas mettre les pieds à la mairie le mercredi, jour des consultations du Crédit agricole.

dimanche 9 novembre

Armand et Georgette Boulay, fermiers à Saint-Ursin

Je commence à connaître les usages : quand j'arrive dans une ferme isolée, ne pas secouer le silence, marcher ou rouler lentement ; laisser aux gens le temps de m'identifier ou de m'observer. Si personne ne sort, héler depuis la porte de la maison : « Y a-t-il quelqu'un ? » Annoncer tout de suite qui je suis, du moins où j'habite, et ce que je veux : acheter une volaille, par exemple. Pour le paiement, attendre d'avoir bu un café, mais ne pas traîner ensuite : cracher mes sous, merci, au revoir.

Le frère et la sœur Boulay sont à l'étable. La soixantaine, célibataires. Lui, en *battle-dress* hérité de la guerre de 40 ; elle, en tablier à fleurs. Ils exploitent ensemble ce minuscule fermage, au-delà de l'étang. Je leur dis que j'habite la maison de Mme Heslot. Il se trouve qu'ils sont cousins de feu son époux, Auguste Heslot, le colosse dont la jambe de bois, les vieux costumes et les photos de régiment s'entassaient dans mon grenier.

Ferme très « traditionnelle », une salle enfumée, un lit étroit, table à bancs et buffet noircis. Ils « font bouillir » (cuisent la soupe à la cheminée). Se plaignent du froid : « Vec la ch'minée, on s'grille devant et on s'gèle le cul », car elle fume et il faut laisser la porte ouverte.

Comme tous les petits fermiers, les Boulay envient les « gros » de Saint-Auvieux, sont très renseignés sur eux, bien qu'ils ne les fréquentent pas (même Mme Forthomme¹ dit des Boulay : « Ces gens-là, jamais i' n' viennent d' par chez nous, i' n' s'raient point r'cus... »).

1. Une fermière retraitée de Saint-Auvieux, qui faisait le ménage chez J. F-S.

Jeanne Favret-Saada
Josée Contreras

Corps pour corps
*Enquête sur la sorcellerie
dans le Bocage*

On ne connaît en général du travail ethnographique que son aboutissement : le mémoire savant. Ainsi *Les Mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, que Jeanne Favret-Saada, chargée de recherches au C.N.R.S., publiait en 1977. Mais, sur le terrain, comment les choses se passent-elles ? Comment un chercheur s'y prend-il pour cerner son objet d'étude, choisir les « bons » informateurs, distinguer ce qui vaut d'être noté dans une rencontre avec un « indigène » ? Comment d'innombrables rencontres — parfois de pur hasard — avec des êtres humains singuliers, agités de passions diverses, se transmettent-elles en l'analyse d'un système social ? Que se produit-il, jour après jour, entre le chercheur et les « indigènes » pour que le premier en vienne à donner cette interprétation-là des seconds ?

En 1969, Jeanne Favret-Saada s'installe dans le Bocage pour y étudier la sorcellerie. Personne ne veut lui en parler. Tenir un

journal paraît alors le seul moyen de circonscrire un « objet » qui se dérobe : relater les conversations, incidents, coutumes qui pourraient avoir un lien quelconque avec la sorcellerie, noter systématiquement comment les gens refusent d'en parler. Dans la formulation même de ces refus se révèle peu à peu une conception du monde centrée sur l'idée de « force ».

Un jour, tout bascule : parce qu'ils lui attribuent cette « force », des paysans demandent à Jeanne Favret-Saada de les désenvoûter. Un autre ensorcelé, qui devine sa peur, lui annonce qu'elle est « prise » et l'adresse à sa désorceleuse. Dès lors, continuer à écrire permet à l'ethnologue de manier des situations incompréhensibles et dangereuses, de supporter l'enjeu mortel de toute crise de sorcellerie : « Corps pour corps, c'est lui qui y passe, ou c'est moi. »

Ainsi se constitue la chronique d'une recherche — avec ses tâtonnements, ses hasards, ses impasses, ses avancées. Le journal de la première année de terrain, lourd de quinze cents pages, eût été impubliable tel quel. Jeanne Favret-Saada et Josée Contreras l'ont repris ensemble.

COLLECTION TÉMOINS

Entre le journalisme et l'essai, le reportage et l'étude, l'enquête et l'analyse, *Témoins* réunit des ouvrages hors série où les grands problèmes d'aujourd'hui apparaissent sous un angle inattendu.

Tantôt ce sont des documents bruts : mémoires, interviews, enregistrements au magnétophone, comme *Mon Septennat* de Vincent Auriol ou *La Vida* d'Oscar Lewis ; tantôt des récits ou correspondances qui livrent, encore chaude, l'expérience toute crue de l'auteur : *Les Frères de Soledad* de George Jackson ou *L'Aveu* d'Artur London.

Des livres d'actualité que l'on pourra relire demain. Issus de tous les horizons politiques ou sociaux, littéraires ou scientifiques, ils voudraient traduire la sensibilité de notre époque et composer le dossier du monde contemporain.

Extrait du catalogue :

Zdeněk Mlynář
Le Froid vient de Moscou
Prague 1968

Gavino Ledda
Padre Padrone
L'éducation d'un berger sarde

Claudine Vegh
Je ne lui ai pas dit au revoir
Des enfants de déportés parlent
Postface de
Bruno Bettelheim

Oscar Lewis, R. M. Lewis
S. Rigdon
Trois femmes
dans la révolution cubaine

Léon et Natalia Trotsky
Correspondance
1933-1938

nrf

Photo Gérard Dupuy.

81-IV



Extrait de la publication 24333